

ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, et qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, et déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les îles de ce Nouveau-Monde.

LIVRE DIXIÈME.

ÉTABLISSEMENT DES NATIONS EUROPÉENNES DANS LE GRAND ARCHIPEL DE L'AMÉRIQUE.

JUSQU'À présent nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols et des Portugais. Les Anglais, les Français, les Hollandais, les Danois, avec lesquels nous allons descendre dans les îles, y seront-ils moins féroces que ceux qui se sont emparés du continent? Les habitans renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexicains et des Brésiliens? Des hommes civilisés, ayant tous vécu dans leur patrie, sous des gouvernemens, sinon sages, du moins anciens; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avaient reçu les leçons et quelquefois l'exemple des vertus; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une justice sévère les avait accoutumés à respecter leurs semblables, auront-ils tous, tous sans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur sûreté, les premières lueurs de la raison, proscrivent également, et continueront-ils à devenir plus barbares que le sauvage? En serai-je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux? Bon Dieu! à quel ministère étais-je

i.
Considérations sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.

réserve! Cette métamorphose de l'Européen expatrié est un phénomène si étrange, l'imagination en est si profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion se tourmente pour en découvrir le principe, soit dans la nature humaine en général, soit dans le caractère particulier des navigateurs, soit dans les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit, de la contrainte des lois, n'est pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais sentie. Des êtres assez mécontents de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigens ou assez ambitieux pour dédaigner la vie et s'exposer à des dangers, à des travaux infinis, sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portaient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut se développer avec une célérité et une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique et des regards imposans de leurs concitoyens, ni la pudeur ni la crainte n'en arrêtaient pas les effets? L'histoire de toutes les sociétés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au désir de justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la ri-

chesse des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occasioner et accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entreprise et leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avaient courus, de ceux qui leur restaient à courir, des misères qu'ils avaient souffertes; ne pensèrent-ils pas à s'en dédommager comme des gens résolus à ne s'y pas exposer une seconde fois? L'idée de fonder des colonies dans ces régions éloignées, et d'en accroître le domaine de leur souverain, se présenta-t-elle jamais bien nettement à l'esprit d'aucun de ces premiers aventuriers; et le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il fallait dévorer, qu'une conquête qu'il fallait ménager? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des ministres, tantôt par les divisions des peuples de l'Europe; et n'était-il pas consommé, lorsque le temps du calme amena nos gouvernemens à des vues plus solides? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection et l'autorité sur ces contrées, avaient-ils, pouvaient-ils avoir les lumières et les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance et le respect, et y établir la police et les lois, et n'y passèrent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avait dévastées? Fallait-il se promettre, à l'origine des choses, une administration que l'expérience de plusieurs siècles n'a pas encore amenée? Est-il possible, même de nos jours, de régir des peuples

séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre ? Des postes lointains ne devant jamais être sollicités et remplis que par des hommes indigens et avides, sans talent et sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur et à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'état, la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimère, et le bonheur futur de ces régions ne serait-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation ?

Maudit soit donc le moment de leur découverte ! Et vous, souverains européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions dont vous ne pouvez qu'éterniser la misère ? et que ne les restituez-vous à elles-mêmes, si vous désespérez de les rendre heureuses ? Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens ; mais je crains bien que ma voix n'ait crié et ne crie encore dans le désert.

L'Amérique renferme, entre le huitième et le trente-deuxième degré de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les îles qui le forment sont connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'est, ont fait appeler celles qui

sont plus à l'orient, îles du vent, et les autres, îles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, et l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne serait-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, et qui sont devenues des îles par une révolution qui a submergé tout le plat pays.

Toutes les îles du monde paraissent avoir été détachées du continent par des embrasemens souterrains ou par des tremblemens de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus depuis plusieurs milliers d'années, fut une vaste terre, située entre l'Afrique et l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les îles du Cap-Vert, les Açores, Madère, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voisins, ou d'autres continens abîmés. Les observations récentes des navigateurs anglais ne permettent presque pas de douter que toutes les îles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle-Zélande, la plus considérable de ces îles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne sont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; et malgré un éloignement

41.
Est-il vraisemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin ?

de six cent quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'île d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le physicien attentif en voit partout des traces. Des coquillages de toutes les espèces, des coraux, des bancs d'huîtres, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles et sur la superficie des montagnes; l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'Océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, et de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de sables devant des cités qui furent autrefois des ports fameux; la situation horizontale et parallèle des couches de terre et de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matières, régulièrement cimentées par l'action constante et successive de la même cause; la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillans opposés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche; la direction des montagnes et des fleuves vers la mer comme à leur source

commune; la formation des collines et des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations: tout nous dit que l'Océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables, et que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitans. De là ces déluges successifs et jamais universels, qui ont couvert la face de la terre, sans la dérober tout entière à la fois; car les eaux agissant en même temps dans les cavités et sur la superficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, sans en diminuer les autres dimensions, ni se déborder d'une part, sans tarir de l'autre; et l'on ne saurait imaginer une altération dans la masse entière qui fit tout à coup disparaître les montagnes, ou s'élever la mer au-dessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation pousserait tous les rochers et toutes les matières solides au centre du globe pour exprimer de ses flancs et de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, et noyant un élément dans l'autre, ne ferait plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux et de germes perdus? N'est-ce pas assez que chaque hémisphère soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce sont ces assauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-temps le Nouveau-Monde, et qui peut-être ont en-

glouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secrètes de ces révolutions particulières, dont la cause générale est visiblement dans les lois connues du mouvement universel, les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage et la sagacité de les voir. Ils le seront plus particulièrement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordelières jettent des matières, ou que le Pérou est ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, situé presque à la même hauteur, paraît formé par la même cause, c'est-à-dire par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe, plus élevé, décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, et s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est, à peu de chose près, nord, et nord nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest, et se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout d'un coup, et se prolongeant en ligne droite à l'ouest, au nord-ouest, rencontre

successivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues sous le nom d'îles sous le vent. Ces îles sont séparées par des canaux de différentes largeurs; quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade et Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes, dont les Antilles sont couvertes, suit celle que ces îles gardent entre elles. Cette direction est si régulière, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugerait une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique serait le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau qui, aux îles du vent, se précipitent des montagnes, ont presque toutes leur cours dans la partie occidentale de ces îles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, est privé d'eau courante; nulles sources n'y coulent des hauteurs: elles eussent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un espace fort court et très-rapide, elles se seraient jetées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivières dont l'embouchure est à la côte du nord, et la source est dans les montagnes qui règnent de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, dans toute

la longueur de ces îles. Ces rivières arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le sud, où la mer bat plus furieusement et imprime des traces de submersion, verse dans les trois îles plusieurs belles rivières, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations, qui paraissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les îles les plus voisines de la terre ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage : ces espèces ne se retrouvent plus, du moins en quantité, dans les îles qui vont au nord ; on n'y voit que des bois durs. Cuba, située à l'autre extrémité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle est peut-être détachée, du cèdre, du cyprès, l'un et l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

III.
Quelle est la nature du sol des îles ? Quels végétaux y trouvait-on avant l'invasion ?

Le sol des Antilles est en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf et cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation ; là, où l'argile moins humide et plus friable se mêle avec les feuilles et les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve

sur des argiles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés suivant ses différentes qualités ; là, où il est moins dure, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes ; c'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Partout où l'argile et le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussitôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil : de là vient que la culture qui exige le moins de sarclage, et dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens abordèrent aux Antilles, ils les trouvèrent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui, s'élevant comme du lierre, embrassaient toutes les branches et les dérobaient à la vue : cette espèce parasite croissait en telle abondance, qu'on ne pouvait pénétrer dans les bois sans la couper ; on lui donna le nom de liane, analogue à sa flexibilité. Ces forêts, aussi anciennes que le monde, avaient plusieurs générations d'arbres qui, par une singulière prédilection de la nature, étaient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence ni défectuosité ; la chute annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pouris par le